NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 3 1939

Humanisme chrétien

Maurice CLAEYS BOUUAERT

p. 344 - 353

https://www.nrt.be/fr/articles/humanisme-chretien-3662

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Humanisme chrétien (1)

Dans son livre « L'Humanisme chrétien », M. Masure entend par humanisme « la volonté d'être homme en perfection » (p. 7). Il s'agit donc de bien autre chose que d'une question d'ordre littéraire, académique, purement philosophique ou scientifique, il s'agit d'un problème vital. « Ce christianisme, qui nous promet la vie, commence par nous demander de mourir » (p. 8). Entre le christianisme et l'humanisme, il y a conflit apparent.

« L'humanisme : *homo sum !* c'est pour toute âme généreuse, pour tout esprit fier et réfléchi, l'une de ces formules qui, renfermant toute une conception de la vie, condensent du même coup toutes nos raisons d'agir » (p. 10). « La conscience de notre personnalité et de notre valeur humaine... nous apparaît nettement aujourd'hui comme une espèce de vertu avant même d'être invoquée comme un droit ; et toute discipline qui voudrait arrêter ou limiter le développement harmonieux de nos forces nous fait d'abord horreur et révolte notre dignité autant que notre orgueil. L'autorité de Dieu, invoquée par l'Eglise pour légitimer ces interventions dominatrices dans notre existence, ne ferait qu'irriter davantage encore, si possible, nos volontés cabrées contre un frein auquel elles pourraient reprocher de n'être ni un excitant d'énergies ni un principe d'action » (p. 9). Or, que fait le christianisme, le catholicisme ?

M. Masure s'en tient à l'aspect *personnel*, psychologique, du pro-

---

(1) E. Masure, *L'humanisme chrétien*, Paris, Beauchesne, 1937, 23 × 14 cm., 330 p. Prix : 27 frs.

blème. Il nous offre une théologie et une philosophie du rapport de l'attitude *humaniste*, c'est-à-dire pleinement humaine, à l'attitude chrétienne et catholique (2).

Loyauté de l'attitude chrétienne ; valeur de la nature humaine.

Rationalistes intellectuels, communistes des classes populaires s'unissent de nos jours pour clamer. « Qu'on nous délivre donc de ces hommes qui mutilent l'homme au nom de Dieu » (p. 12) ! Mais la religion du Christ repousse toute mutilation. « Le christianisme a toujours présenté les valeurs humaines sur deux plans de hauteur inégale », sans doute, mais tous deux de valeur absolue, peut-on et doit-on dire. Car l'ordre naturel n'est pas « un simple instrument au service de la surnature et celle-ci, qui s'appuie sur lui, ne pourrait pas se passer de l'ordre primitif pour se constituer et développer ses progrès » (p. 15-16). « Il faut être chrétien si c'est la volonté de Dieu. Mais être homme d'abord... » (p. 9), et « l'homme doit se réaliser lui-même, découvrir en lui sa loi, qui est raisonnable... » (p. 39). Car c'est bien l'homme et l'humain que le Christ est venu sauver, régénérer, et « le christianisme est la seule religion qui n'ait rien maudit dans l'œuvre divine » (p. 35). « L'amitié et l'amour y sont protégés contre eux-mêmes, mais... ils y sont intelligemment compris » (p. 35). Enfin et surtout, « la volonté libre et raisonnable de l'homme est une collaboratrice sans laquelle Dieu ne veut pas agir... Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous, déclarait saint Augustin lui-même » (p. 36). Il y a donc de l'absolu dans la nature humaine, de l'inaliénable, même au regard de Dieu. Et c'est pour cela même que la nature humaine est sacrée, est capable de consentir à se porter au devant de la vie divine elle-même, si Dieu le veut.

Notre destinée est donc celle d'une conquête de nous par Dieu, mais c'est en donnant la vie, et de nulle autre façon, que Dieu peut se communiquer : une vie véritablement, splendidement humaine, si

(2) Il laisse de côté son aspect historique et social, bien qu'il y touche dans le chapitre : *Les légitimes indépendances de la nature isolée*, et dans les quelques pages écrites sur les *temporisations* de l'Eglise (par exemple pp. 215, suiv.). L'histoire fait surgir, comme objections, les entraves que semblent avoir voulu imposer, au cours des siècles, les autorités constituées de la hiérarchie, les retards infligés au progrès de la pensée, de l'exégèse notamment... Quant à l'aspect social du problème, voir J. Maritain, *L'humanisme intégral*, ou les deux livres de M. Légaut, *La Condition chrétienne* et *La Communauté humaine* ; du point de vue non chrétien : Alf. Loisy, *La Crise morale du temps présent et l'éducation humaine*. L'explication des difficultés, la solution des objections se trouve quand on cherche du côté des incompréhensions humaines qui retardent le mouvement de la pensée et du cœur, même quand la pensée et le cœur sont éclairés par les principes du Christ ; les hommes, les chefs de l'Eglise eux-mêmes n'épuisent pas toujours tout de suite ni pleinement la portée de ces principes.

haute de vérité, si puissante de bonté, que visiblement elle vient de Dieu. L'homme n'a le devoir, et même le droit, de confier à une religion la conduite de sa vie que si cette religion lui apporte « les paroles de la vraie vie », celle que nous venons de caractériser. La vie vraiment religieuse implique donc la splendeur de la vie naturelle, et le christianisme ne serait pas acceptable, ne saurait venir de Dieu, s'il ne distinguait pas et ne confirmait avec loyauté tout ensemble les deux ordres : l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, s'il ne reconnaissait pas la valeur absolue de la nature humaine, même après la chute.

Cependant, voici le dogme ! Il enseigne la déchéance humaine : *le péché originel*. Car, c'est bien un dogme, ce péché originel, contracté par l'humanité entière, parce que ceux qui étaient à l'origine du courant de la vie péchèrent d'un péché personnel : ce dogme ne constitue-t-il pas une dépréciation de la nature humaine ? Si l'on doit en croire les théologiens d'après lesquels la faute d'Adam laissa l'humanité non seulement dépouillée des dons gratuits — préternaturels, surnaturels, que Dieu ne lui devait nullement — mais blessée dans ses dons naturels eux-mêmes, « si notre nature a été laissée par le péché plus faible qu'elle ne devait être pour être elle-même, peut-on encore rêver d'un humanisme quelconque ? (p. 78). « Le christianisme nous conduit-il jusqu'à cette démission, la grâce devenant un succédané naturel, remédiant à une faillite de l'humanité en ses propres affaires ? Serions-nous, par la faute du seul Adam, désormais privés de certaines de nos forces natives ? S'il en était ainsi, ne faudrait-il pas, en terminant, risquer le mot d'injustice divine ? » (p. 78).

M. Masure proteste contre cette conception qui porte atteinte, selon lui, à la justice divine et humaine. Il invoque et le concile de Trente et saint Thomas enseignant : « *ipsa destitutio vulneratio naturae dicitur* » ce qui veut dire que l'homme déchu ne ressemble pas au voyageur blessé sur le chemin, et « ayant perdu non seulement les biens extérieurs à son être mais quelque chose de lui-même, et devenu désormais inférieur à sa tâche ». Non, pour M. Masure, l'homme est resté tout ce qu'il était du point de vue des énergies naturelles natives, mais précisément cet état purement naturel, ou plutôt redevenu tel par la prétention à se séparer de Dieu, n'est pas celui que Dieu destine à l'homme : Dieu aime l'homme d'un amour trop divin pour le laisser en proie à un état si voisin de l'animalité, à des égoïsmes et des aberrations qui créeront tant de misères et tant d'atrocités tout le long de l'histoire humaine (3). Tout en étant intact dans ses causalités matérielles et formelles, pense M. Masure, l'homme n'est plus proportionné à la cause finale qui lui veut l'union à l'amour divin (voir p. 71, 82 *passim*). Pour accomplir cette destinée, les énergies naturelles, les seules encore présentes de par la nature, ne peuvent suffire ; au regard de l'appel divin, il y a donc déchéance ; au regard de l'amour,

(3) C'est le fait de cette suite si continue, ou toujours répétée, de misères et d'atrocités, qui nous fait trouver trop optimistes les pages de M. Masure, et plus encore la thèse développée par A. Verriele, dans son livre, très beau d'ailleurs : *Le surnaturel en nous et le péché originel*. Bloud, 1932.

état d'opposition, et donc « péché ». Alors que Dieu avait créé la nature humaine pour qu'elle baignât dans la lumière, et créé les âmes pour que les hommes s'aiment et s'entr'aident d'un amour mutuel digne du Créateur, les voilà concupiscents, aveuglés, haineux, causes les uns pour les autres d'erreurs et de séduction. Ces maux, et leur source originelle, Dieu les réprouve, mais il ne réprouve pas pour cela les descendants d'Adam (4), et, loin de représenter une condamnation définitive, le « péché originel » nous fait percevoir une persistance d'appel, comme « une place vide laissée à la table du banquet en attendant le moment où l'invité accepte d'entendre à nouveau l'appel aimant du Créateur ».

Dès le baptême, les suites de la faute d'Adam, tout en subsistant en nous, cessent de pouvoir être appelées « péché ». Lourdes et obscures, chargées d'animalité, elles empêcheront que la vie de la grâce ne possède l'homme complètement, en une harmonie définitive.

L'ascèse est donc nécessaire.

Elle l'est, humiliante, avec toutes ses restrictions mortifiantes, jusqu'à l'expiation et la réparation, parce que l'homme ne peut porter un poids trop lourd de jouissances matérielles, et qu'il se détruit lui-même, en sa vraie vie, chaque fois qu'il se recherche lui-même avant toutes choses. Tout cela est inéluctable loi de vérité et de justice, inéluctable, parce que la grâce ici-bas n'est jamais pour nous qu'un « état instable » de conquête inachevée, mais tout cela n'empêche pas qu'une vie nouvelle, plus profonde et plus riche de dévouement et d'amour, ne renaisse de l'expiation elle-même, poussée jusqu'au sacrifice et à l'immolation totale, s'il le faut. « Les bois coupés reverdissent plus beaux », et la vie nouvelle est si riche et si féconde qu'elle se trouve comblée quand elle s'immole : c'est alors une vie d'amour plus forte que la mort, victorieuse à travers tout, la vie au banquet nuptial dans la gloire de la charité plénière, l'union réalisée dans l'humanité à Celui qui est l'Amour vivant, l'Amour divin.

Les légitimes indépendances.

Le dogme du péché originel est donc un dogme de conquête, mais sans aucune des outrances du jansénisme (5) ni de l'Augustinianisme, il ne permet pas de méconnaître la noblesse et la vigueur qui restent à l'homme. « La nature continue d'être chargée toute seule de beaucoup de services où la grâce n'a pu encore s'installer » (p. 85), et ici-bas, elle ne pourra jamais s'y installer assez pour absorber l'ef-

(4) Du fait de la faute originelle, les hommes ne méritent nullement le malheur naturel, mais seulement ils sont rendus incapables d'atteindre, tels qu'ils sont, la félicité propre de Dieu, de posséder la vie humano-divine, l'héritage du Fils.

(5) Notre théologien écrit hardiment : « Nous renoncerons donc définitivement à cet odieux jansénisme qui... installe au début de toute vie religieuse, avec le dégoût de l'être que nous sommes, la crainte servile en face des colères ou des fantaisies divines » (p. 67).

fort naturel. « Il faut prévoir d'abord un large humanisme naturel... une culture humaine... (p. 85) ...et la nature a beau être inconsistante sans la grâce, elle n'en existe pas moins sans la grâce, capable d'obtenir sur son propre terrain des résultats qui... pour être sans lendemains d'éternité, n'en sont pas moins réels ».

Ainsi comprise, la doctrine catholique est à l'opposé du jansénisme autant que du luthéranisme ou du pélagianisme, ceux-là déprimant et débilitant tout élan naturel, en le stigmatisant, celui-ci prétendant que l'homme se suffit en sa force morale. Idéologies débiles et pernicieuses dans leur irréalisme. Le dogme catholique, au contraire, s'il apporte une leçon de prudence et d'humble défiance de soi sans doute, oriente néanmoins vers une espérance plus radieuse et confère dès à présent l'énergie des plus belles victoires : celles qui savent réparer par un amour plus foncier, un don plus héroïque de soi : *Felix culpa!*

Sans doute, une cassure, si l'on peut dire, s'est installée au cœur du dynamisme humain, mais elle n'en rend que plus nécessaire le déploiement des nobles forces qui, en l'homme, tendent au vrai et au bien, afin de créer le milieu humain dans lequel la grâce pourra travailler comme le levain qui fera lever la pâte. Aux nobles facultés humaines il appartient d'amener les matériaux à pied d'œuvre, d'édifier toutes les constructions requises pour l'existence et le travail terrestres ; rien ne pourra les suppléer dans cette tâche, et elles ont l'obligation d'agir pour leur tâche dans toute l'indépendance qui leur est naturelle : sincérité parfaite, scientifique, critique, philosophique, énergie et hardiesse dans la pensée et le vouloir, droiture et générosité de cœur, la grâce suppose tout cela, et s'en empare pour agir elle-même. Les deux domaines, celui de la nature et celui de la grâce, ne sont pas séparés, mais ils sont distincts l'un de l'autre, et chacun d'eux ne possède d'autonomie que celle qui est dans sa nature. « Le Christ est notre Maître unique, non pas parce qu'il contredit ou fait taire Aristote, Descartes et les autres, mais parce qu'il apporte sur l'éternel problème de Dieu des vérités d'un ordre différent... » (p. 128) et en note : « Jamais il ne fut question chez nous de choisir entre Jésus et Socrate. Ce sont des maîtres de grandeurs si différentes... ». Il n'y a pas de science ni de philosophie chrétiennes, mais il y a des savants et des philosophes chrétiens : ce sont ceux qui, sans qu'ils laissent entamer aucunement l'autonomie de leurs efforts dans le domaine de leurs études particulières, restent ouverts à toute lumière qui viendra les éclairer, comme hommes, au sein même de leurs investigations et de leurs jugements, et qui les élèvera eux-mêmes, avec tout leur travail, à une synthèse plus totale de vérité et de vie.

Les « scientismes et les philosophismes » constituent des barrières et comme des enclos fermés ; l'esprit chrétien du savant le maintient en communion avec toute vérité, ouvert à toute lumière ; les scientismes et les philosophismes, comme tous les systèmes humains qui s'érigent eux-mêmes en absolus, se referment sur eux-mêmes ; ils refusent une partie de l'héritage créé de Dieu. De là leurs illusions, leurs causes de ruine.

Les faillites de la nature séparée.

Les faillites de la nature séparée n'ont pas d'autre cause ; la nature séparée reste atteinte de la tare originelle, et donc, de justice immanente, elle doit mourir. M. Barrès parlait de l'Eglise sur la rive : elle est immobile ; le flot humain passe devant elle. On peut retourner la comparaison : les constructions immobiles, massives, destinées à se trouver bientôt trop étroites, mal ajustées, ruineuses et caduques, ce sont bien les édifices faits de mains d'hommes, où les civilisations et les régimes se referment sur eux-mêmes, érigés en idoles, tandis que l'humanité reste en marche et ne se trouve vivante vraiment — et non stagnante — que dans le fleuve de lumière et de vie qui s'appelle l'Eglise, criblée de la lumière d'en haut. «Toutes les fois que notre splendide nature humaine, ayant obtenu pour elle-même, sur le terrain provisoire où elle attend l'Hôte divin, des résultats rationnels, s'est imaginé de les ériger en solution définitive, en fin dernière, en système intégral, toutes les fois qu'elle a mis une majuscule aux beaux fruits de ses recherches et de ses efforts, comme si tout-à-coup ils étaient la raison de vivre à laquelle elle pouvait se tenir, une immense désagrégation intérieure l'a bientôt avertie de l'*in vanum laboravimus* (p. 120). Pourquoi donc, si ce n'est que Dieu a uni pour toujours les destinées de la nature et de la surnature ? »

Unies l'une à l'autre, comment ?

Le chemin de liaison.

Si « l'homme est condamné, ou autorisé, ou obligé à vivre deux vies distinctes, jusqu'au jour où elles n'en feront plus qu'une seule dans la splendeur éternelle... », si la nature jouit d'une consistance relative et d'une indépendance partielle « en présence de la grâce qui l'attire et l'informe, sans l'absorber ni la détruire » (p. 193), entre les deux, y aura-t-il rivalité et déchirement ? Ou l'ignorance de l'une à l'autre est-elle possible ? Si la maison *restait en paix*, ce serait signe d'harmonie durable et relativement parfaite, mais elle ne reste guère en paix, même si les hommes le prétendent ! L'inquiétude n'est jamais loin. Et l'inquiétude force à réfléchir : ne nous manque-t-il rien ? Ceux que la réflexion conduit à la foi, pourtant, ont le sentiment de quelque abdication, et eux aussi, ne sont pas toujours dans la paix.

Mais si la foi est vérité, d'où vient donc ce sentiment d'abdication, car enfin : « il ne peut être question de renoncer à l'humanisme, ni en ce monde ni en l'autre », et « l'humanisme n'est pas un moyen, car on sacrifie un moyen et on le remplace par un autre, on l'abandonne quand le but est atteint » (p. 136) ; or l'homme ne peut jamais renoncer à être pleinement homme. Voici la réponse. Aussi longtemps que nous marchons à la conquête de ce qui est à notre niveau humain: science, philosophie, morale ou organisation sociale, nous avons conscience de rester chez nous ; quand les paroles et les réalités du christianisme se présentent, pour que nous en prenions possession, elles se présentent avec un mystère et une grandeur telles que nous ne nous sentons plus chez nous ; or nous ne *voyons* pas ni ne *sentons*

Dieu ; nous ne savons que l'entrevoir à travers le mystère, dans la grandeur et la puissance du don de vie ; nous ne pouvons que nous reconnaître obligés à *croire*. Or *croire* signifie s'en remettre, se livrer. Dans le domaine du christianisme, « vivre, c'est nous livrer » (p. 167).

Nous livrer de la sorte, ce n'est nullement accepter que soit abolie l'autonomie naturelle de l'intelligence et sa valeur inaliénable, car c'est au contraire unir l'intelligence à la vérité totale, à la richesse supérieure et suprême pour laquelle en définitive Dieu l'a faite. C'est, en effet, en son esprit même, en sa conscience d'homme, que le chrétien reconnaît qu'il *doit* se livrer, c'est en la droiture de son vouloir et de son cœur qu'il accepte ce devoir, dans l'unique but de ne pas se refuser à l'union au Bien souverain qui l'invite, sans qu'il lui soit encore légitime de douter. En ce cas, la *foi* n'est point abdication, mais accomplissement au contraire dans le mouvement vers l'acte supérieur d'esprit vers lequel nous sommes en puissance et en mouvement, acte filial envers Celui qui est le Père. L'homme n'est grand qu'à genoux, disait Pascal ; le mot est vrai si l'objet de l'adoration dans la foi n'est autre que Dieu.

Les grandes attitudes humanistes.

Le concept d'abord. En présence des objets, à la différence de l'animal qui réagit tout de suite sur l'impression reçue, pour jouir du bénéfice immédiat et toujours le même, l'homme pénètre jusqu'au principe essentiel, celui qui lui permettra de dominer l'objet et de le faire servir de toutes les façons que l'homme voudra, autant qu'il est en l'objet et en l'homme. Le fruit du concept sera la science théorique ou appliquée.

Le symbole ensuite. Car le concept n'épuise pas l'être des choses ni la puissance pénétrante de l'homme. Il est des liaisons mystérieuses et des secrets profonds qui débordent les cadres du concept, et suscitent les divinations. Ces divinations, ces rapports et ces mystères, l'homme les exprime en symboles suggestifs de plus de perfection et d'être qu'il ne sait en analyser.

L'art, fait de symboles plus que de concepts, de conquête plus que de jouissance, œuvre de l'esprit bien plus que des sens, grand, fort, profond, à la mesure où il dégage du sensible et du charnel.

Le jeu, qui tient du concept et du symbole et de l'art, qui suscite la jouissance de la vie mimée, idéalisée, qui fait palpiter des émotions les plus puissantes de la vie sans cependant la mettre sérieusement en danger.

L'éducation, enfin, vraiment humaine, appelée parfois du nom *d'Humanités,* œuvre de concepts et de jeu et de symboles, travail consistant à inventorier et à reproduire les trésors du patrimoine commun des civilisations générales, afin d'apprendre à repenser et à redire et à jouer les chefs d'œuvre, afin de s'enrichir à son tour.

Mais qu'est-ce donc que tout cela : concepts et science, symboles et jeux, éducation et recherches et apprentissage, arts et connaissances, qu'est-ce donc sinon essais et jeux, application préliminaire de l'esprit qui s'engage en ses voies ? En son fond le plus intime, l'homme

subit un attrait autrement grave : il est invité à aller jusqu'au bout des sources de toute vérité et de tout bien, à la rencontre du Principe premier, à la recherche de la Fin, du Bien souverain et absolu.

La prière. Conscient de son insuffisance à agir et à être jusqu'au bout, conscient de sa dépendance essentielle, morale, religieuse et totale, l'homme traduit sa conscience dans la prière. Elle est l'expression psychologique du réel métaphysique : la recherche par l'homme de l'union à Dieu. Mais en sa détresse et sa petitesse, l'homme se fait encore des illusions, au sein même de la prière : il demande à Dieu que Dieu daigne l'écouter, l'exaucer, et il Lui dit ses besoins, comme si Dieu avait besoin de les apprendre de l'homme, et comme si la demande humaine devait rendre propice un vouloir qui n'est que bonté (6). En réalité, ce que la prière plus profonde implorera, ce n'est point un changement dans la volonté divine, c'est que le vouloir humain s'ouvre plus pleinement à la volonté du Père, qu'il reçoive de celle-ci toute la bonté que l'homme pécheur avait refusée, ou refuserait toujours encore, et que dans son immuable bonté Dieu veut cependant départir à sa créature, toujours, de plus en plus, pourvu que celle-ci n'y mette point obstacle. Ainsi la prière est-elle un effort hautement et noblement humain pour rétablir dans l'ordre toutes les facultés, pour réaliser l'harmonie, l'unité même, au sein de l'amour divin.

Chez ceux qui s'élèvent jusque là dans le mouvement vers Dieu, nous constatons un « humanisme », c'est-à-dire une plénitude de perfection humaine, de compréhension et de charité que nul philosophe antique ou moderne, nul sociologue, nul moraliste, nul poète, nul philanthrope n'atteignent, même de très loin. Chez les Thérèse d'Avila et les Jean de la Croix, si limité que soit l'horizon où ces grands saints croyaient d'abord s'enfermer, on trouve une grandeur et une profondeur de réalisme humain qui s'imposent à quiconque les considère de près, et montrent, dans la vérité de vie, combien la remise aux mains de Dieu ne fait que grandir l'homme au dessus de lui-même : l'homme s'achève en se dépassant ; il accomplit sa finalité en la cherchant en Dieu.

Or c'est un indéniable progrès vers cette grandeur que manifestent tous les chrétiens dans la mesure même où ils consacrent à leur christianisme la plénitude de leurs énergies humaines. Dans la mesure où ils les lui dérobent, ils sont tout à la fois moins hommes et moins chrétiens ; ils pourront même arriver à descendre plus bas, au point de vue des valeurs humaines, que ceux qui professent ne s'attacher qu'à celles-ci : *corruptio optimi pessima*, l'adage vaut du christianisme comme de toutes choses. Quand la religion, au lieu de créer au cœur des hommes le besoin du dévouement et de l'amour mutuel, invincibles et absolus comme l'amour divin lui-même, ne les façonne qu'à des récitations de formules et à des répétitions de gestes, un christianisme si peu humain ne peut conduire qu'à toutes les insincérités et

(6) Il y aurait diverses remarques à faire sur ce que M. Masure dit de la prière p. 308.

à toutes les diminutions, sinon aux perversions, aux démentis de lui-même. A voir une société qui n'est chrétienne que de surface, « le *monde surnaturel a l'air d'être surérogatoire... adventice, factice*, en tout cas, artificiellement surajouté, et du coup, dans une situation fausse et instable » (p. 69).

Par contre, du moment que les hommes, individus ou sociétés, se remettent à revivre en réalité quelque principe chrétien, du même coup, ils apparaissent, en dépit de toutes les soumissions et tous les sacrifices, recommencer à posséder une source de vie plus réelle, plus profonde, plus définitive, en un mot, plus digne de l'homme. S'ils acceptent l'humilité, l'aveu de leurs petitesses et de leurs fautes et de leurs misères, c'est parce que l'humilité et l'aveu sont amour du vrai, premier pas vers la victoire de la vie sur la mort, et s'ils acceptent l'obéissance, c'est au nom de Celui qui seul peut conduire, par delà toutes les luttes et même les défaites, à la plénitude d'une vie triomphante dans le bien. Participants du même courant de vie que les saints et que le Christ lui-même, les vrais chrétiens apparaissent doués d'une sagesse supérieure, heureux d'une paix intime, et forts d'une puissance que ne possèdent guère les gens du monde » (p. 13).

Pour conquérir l'humanité entière, il ne manque aux chrétiens que de se dévouer à toutes les activités humaines de toutes leurs énergies de connaissance, d'amour, de dévouement effectif, à la lumière des principes du Christ, car leur chef à tous, le Christ, fut parfaitement homme, en même temps que parfaitement Dieu, et rien d'humain n'échappe à sa lumière, mais aussi rien d'humain ne peut lui être dérobé (7).

Conclusions.

Pour être digne du Christ, et des hommes, une théologie de l'humanisme doit donc tenir compte de tout ce qui est vérité et vie, valeur humaine et principe divin ; elle doit s'efforcer de tout comprendre, jusqu'à l'art, et tous les arts, jusqu'au jeu et tous les jeux, aussi bien que la pensée, le vouloir, ou la prière et la mystique. M. Masure n'est pas le premier à diriger son intérêt sur tout cela, à toucher toutes ces choses, et à porter partout le rayonnement lumineux qui est celui du Christ. François de Sales, Thomas d'Aquin, Albert le Grand, et même Bernard de Clairvaux, Augustin et Ambroise, Chrysostome et Basile, etc. sont ses modèles. La théologie est universelle dans ses applications, parce qu'elle l'est en ses principes. Elle est aussi, *elle doit être pleine d'espérance. En cela, par delà Pascal et Bossuet*, à qui il reproche que trop souvent « leur musique éclatante est une fanfare de deuil » (p. 30), M. Masure rejoint la lignée des grands scolastiques, de saint Thomas surtout. Qu'il nous soit permis de regretter qu'il ne fasse pas appel à cette splendide et si humaine théologie

(7) Si « l'humain » fait défaut, la grâce n'agira donc pas sur cela qui aurait dû être « informé » par elle. C'est pourquoi un chrétien, et même un saint, peu intelligent, ne saura agir avec intelligence, et les conséquences connaturelles s'ensuivront, sauf miracle.

franciscaine, celle des Bonaventure et des Duns Scot, si réelle et si surnaturelle, en même temps que bien rationnelle, prenant l'homme tel qu'il est, et le situant dans la perspective de l'amour divin.

Ennemi de toute simplification commode, mais artificielle et erronée (8), analysant avec finesse les démarches de l'esprit, mais aussi, s'attachant à toutes les sinuosités des progrès humains, M. Masure n'en réussit pas moins à mettre en pleine lumière le fait central : « Nous sommes si complètement faits pour Dieu que nous ne sommes tout à fait nous-mêmes que par notre union à Lui » (p. 327) ; il ne peut être question de renoncer à l'humanisme ni en ce monde ni en l'autre », s'il est vrai qu'« être humaniste, c'est être parfaitement homme ».

Maurice Claeys Boúúaert, S. I.